

Jacques Jouet

La République de Mek-Ouyes



P.O.L

Extrait de la publication

La République de Mek-Ouyes

DU MÊME AUTEUR

La République roman

LE DIRECTEUR DU MUSÉE DES CADEAUX DES CHEFS D'ÉTAT DE L'ÉTRANGER, *Seuil*, « *Fiction & Cie* »
LA MONTAGNE R, *Seuil*, « *Fiction & Cie* »
LA SCÈNE USURPÉE, *Éditions du Rocher*
UNE RÉUNION POUR LE NETTOIEMENT, *P.O.L*
LA RÉPUBLIQUE ROMAINE, *AFAT voyages*
L'ÉVASION DE ROCHEFORT, *Festival de Saint-Quentin*
FINS, *P.O.L*
CE QUE RAPPORTE L'ENVOYÉ, *Le Verger*
LA VOIX QUI LES FAISAIT TOUTES, *VO, TEC Criac, Sansonnet*
ANNETTE ET L'ETNA, *Stock*, « *Vice-verso* »
SAUVAGE, *Autrement*

Nouvelles

GUERRE FROIDE, MÈRE FROIDE, *Atelier du Gué*
LE BESTIAIRE INCONSTANT, *Ramsay*, « *Mots* »
ROMILLATS, *Ramsay*, « *Mots* »
LE POINT DE VUE DE L'ESCARGOT, *L'Alsace & Le Verger*
ACTES DE LA MACHINE RONDE, *Julliard*, « *L'Atelier* »

Poésie

QUI S'ENDORT, *Jacques Brémond*
107 ÂMES, *Seghers*, « *Mots* »
LE CHANTIER, *Limon*
NAVET, LINGE, ŒIL-DE-VIEUX, *P.O.L*
POÈMES DE MÉTRO, *P.O.L*

Essais

RAYMOND QUENEAU, *La Manufacture*
LES MOTS DU CORPS DANS LES EXPRESSIONS DE LA LANGUE FRANÇAISE, *Larousse*
ÉCHELLE ET PAPILLONS, LE PANTOUM, *Les Belles Lettres*

Hybride

DES ANS ET DES ÂNES, *Ramsay*, « *Mots* »

Théâtre

LA SCÈNE EST SUR LA SCÈNE, *Théâtre I, Limon*
MORCEAUX DE THÉÂTRE, *Théâtre II, Limon*

Collectif

OULIPO : LA BIBLIOTHÈQUE OULIPIENNE, TOMES 2 ET 3, *Seghers*, TOME 4 ET 5, *Le Castor astral*
UN ART SIMPLE ET TOUT D'EXÉCUTION, CINQ LEÇONS DE L'OULIPO, CINQ LEÇONS SUR L'OULIPO
(avec *Marcel Bénabou, Harry Mathews et Jacques Roubaud*), *Circé*

Jacques Jouet

La République de Mek-Ouyes

Roman-feuilleton

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*Sous le titre La République de Mab-Oul, France Culture
a enregistré et diffusé, de septembre 2000 à juin 2001, la première partie
de ce roman-feuilleton. Réalisation Jean-Mathieu Zahnd et Jacques Taroni.*

© P.O.L éditeur, 2001
ISBN : 2-86744-849-2

www.pol-editeur.fr

Extrait de la publication

Première partie

Premier épisode

Un matin de printemps, il y a quelque temps, durant une année qu'on veut ne pas savoir laquelle, sur la bande d'arrêt d'urgence d'une autoroute à deux fois trois voies du réseau français – la A-je-ne-sais-plus-combien, pour ne pas la nommer – était arrêté, bras ballants, un chauffeur-livreur lignard routier poids lourd, gigantesque de taille, qui ne se nommait René Pascale-Sylvestre que pour peu de temps encore.

Ses feux de détresse clignotaient.

Un triangle rouge et blanc sur trépied avait été déplié par ses soins à trois cents mètres en amont de son véhicule, en considérant le sens de circulation qui était, en particulier, le sien.

Ces gestes de bonne conduite et de civisme routiers avaient été effectués par habitude plus que par véritable conviction.

René Pascale-Sylvestre [mais la lectrice est prévenue qu'elle n'a pas à faire l'effort de retenir ce nom qui ne sera pas repris dans les lignes qui suivent], René Pascale-Sylvestre [premier parjure] n'était pas fatigué de rouler. « Détresse », était un mot inadéquat pour désigner les raisons de sa pause. L'homme était, à vrai dire, doucement excédé, on verra pourquoi.

Un sourire, presque cadavérique tellement il durait, éclairait sa physiologie avenante et soucieuse. René Pascale-Sylvestre était heureux d'être malheureux au-delà d'un seuil inacceptable. Il était ému. Il se haussait légèrement du col dans l'attitude solennelle des grands jours où l'on prend conscience d'une vocation irrésistible, qui commence par un basculement.

Outre son sourire à peu près permanent et qui avait eu, un temps, le pouvoir d'attendrir jusqu'aux chefs d'entreprises de transport routier désormais immunisés contre cette faiblesse, l'homme avait deux caractères physiques qui, en dépit de leur précarité, le rendaient au plus haut point inoubliable : il portait des lunettes de vue à monture vert pomme – c'était sa coquetterie principale – et, sur le cuir définitivement non chevelu, une croûte de sang séché parce qu'en remontant de la cave les mains pleines il se cognait toujours, bong, au béton de la porte basse, sachant qu'il commençait par des-

prendre à la cave chaque fois qu'il revenait, fatigué, d'un parcours. Il se cognait de toutes ses forces, bong, sans le vouloir et en jurant, mais c'était le prix à payer par avance pour ses excès de boisson. Sa femme Thérèse tenait prêt le vieux buvard en berceau qui pompait le sang.

– Tu t'es encore bien arrangé !

Et René, pendant les soins, débouchait les bouteilles en sifflotant.

Des spécialistes avaient tenté, par amélioration génétique, de lui inoculer un réflexe d'inclinaison de la tête aussitôt qu'il ferait mine de gravir un escalier, mais il s'était montré réfractaire à ce genre d'apprentissage et avait décidé de vivre en bonne intelligence avec l'inéluçabilité de ce choc périodique, bong.

Sur le bord de l'autoroute, garé comme il était d'une certaine façon déjà décrite, son semi-remorque était plein jusqu'à la gueule d'une certaine quantité de matière d'une certaine valeur qu'on ne voyait pas de l'extérieur pour cause de bâches et de ridelles opaques, mais que n'importe quel nez pouvait sentir. Il y aura plus loin des éclaircissements. Pour l'heure, il faut savoir que René Pascale-Sylvestre venait de prendre la décision la plus grave de sa vie : accaparer de force et pour son propre compte la marchandise qu'il avait normalement le devoir de livrer à des tiers à Stains.

Près de lui, les véhicules passaient en bolides avec un vacarme entêtant que des **vroum vroum**, même typographiquement graissés, ne sont pas aptes à bien représenter.

Ses collègues klaxonnaient joyeusement en faisant la bourrasque et criaient « René ! » par la fenêtre ouverte. Ils ne s'arrêtaient pas, concluant au RAS puisqu'ils n'avaient pas eu connaissance d'un SOS sur la CB qui eût fait état d'un semi HS appartenant à l'écurie d'une PME plus ou moins concurrente.

René Pascale-Sylvestre était profondément excédé. Il était si profondément excédé profond qu'il ressentait un peu de claustrophobie, ce pourquoi il était sorti de son véhicule pour respirer l'air agité de l'autoroute et se livrer à quelque dégourdissement.

L'heure était électrique.

Il venait de prendre la deuxième décision la plus grave de sa vie : tout simplement renier le nom de son père, celui de sa mère qui y était collé, ainsi que le prénom qui avait résulté, quarante-sept ans plus tôt, d'une négociation âpre.

En se cherchant un nom tout neuf, il s'était arrêté sur celui qui ne s'écrit pas comme il se prononce.

Deuxième épisode

Il s'était arrêté sur le nom de Mek-Ouyes, le conducteur routier à bout de nerfs mais pas de ressources, qui s'était arrêté aussi sur le bas-côté de l'auto-route A-je-ne-sais-plus-combien. Voulait-il changer de nom ? Il s'appellerait Mek-Ouyes. Il y avait gros à parier qu'il serait le seul au monde.

– Je m'appellerai Mek-Ouyes.

Il s'amusait déjà des questionneurs gênés, quand ils seraient confrontés à sa décision régaliennne : « Vous écrivez ça comment ?... » – « Vous écrivez ça comme les ?... » – « Voulez-vous bien épeler ? »

Il avait hésité entre plusieurs noms : Med-Oies ; Moi-M'aime ; Mons-Ac ; Mel-Ouches ; Mef-Ouilles ; Map-Hoche ; Men-Ouyes ; Mab-Oul ; Mab-Ouse ; Mek-Oudes ; Mess-Elles ; Mab-Louse ; Monb-Louse... pour se décider finalement pour Mek-Ouyes.

Contrairement à ce qui vient d'être dit, Mek-Ouyes n'était pas si à bout de nerfs que cela. Tellement il en avait vu, en vingt ans de métiers... ballotté quand il n'était pas expulsé, éjecté quand il n'était pas ballotté, expulsé quand il n'était pas éjecté... qu'il était désormais plutôt curieux de la suite. Il était devenu un collectionneur passionné de tout ce qui lui arrive. Car pourquoi s'abandonner au désespoir ? Il valait beaucoup mieux rire de ses mésaventures – le sourire était un début – et se demander avec méthode jusqu'où elles seraient capables d'aller. Cette curiosité pouvait bien constituer une raison de vivre.

En bref [mais alors rapide, hein... parce qu'il n'est pas question de manger le pain des biographes en crachant au bassinet des soixante pages de petite enfance avant d'en venir au fait, et autant sur le grand-père, l'arrière-grand-père et le détail de la parentèle ou des maladies infantiles... les livrets scolaires retrouvés après six ans de recherches à trois équipes d'universitaires anglo-saxons... les mots d'enfant rapportés par les sœurs et les cousines, la carrière militaire et les farces de potaches, les domiciles détruits et les carnets de comptes... sans oublier les câlins maternels annonçant du plus loin les originalités affectives], bref, en bref et pour faire court, la carrière de Mek-Ouyes avait écumé un grand nombre d'avatars possibles des professions de la route et, plus rarement, du chemin de fer. Il avait fait le taxi, le traminot, le ramassage scolaire... l'ambulancier comme le corbillard. Il avait conduit le rouleau-compresseur, le chasse-neige et le panier à salade, une micheline de région et le R.E.R...

Deux mois durant, il avait encore voituré des livres et des logiciels pour un bibliobus inter-entreprises, et sans accroc notable, avant d'être néanmoins licencié pour faute grave, autrement dit incapacité à gérer en amont comme en

interne les dysfonctionnements (dus à l'éloignement décisionnel) dans la nécessaire synergie des modules d'interface de sous-traitance ou des opérations en partenariat.

Il avait été chauffeur de maître et livreur de pizzas, enfin conducteur de petit train dans le parc de Versailles, lequel avait dérapé sur une taupinière, décapitant deux personnages en marbre de la mythologie et brisant dix-sept fémurs d'un nombre un peu moins élevé d'authentiques vieillards, provenant de divers pays de la Communauté européenne, à vocation touristique brisée dans l'œuf.

À l'occasion d'une restructuration concentrationnelle nécessitée par une anticipation responsable de la compétitivité transnationale des jardins nationaux, il avait été l'objet d'un plan social délirant, largement subventionné par l'État : il s'agissait, solidarité oblige, d'aller livrer des pioches au Rubamgué en passant par le désert, salaire divisé par deux, mais ouverture d'esprit assurée sur le monde immense et valeur humanitaire ajoutée. Mek-Ouyes s'était montré tenté, puis plus du tout. Comme il avait fini par refuser en déployant son incompréhensible sourire, on l'avait prié d'aller se faire plaindre ailleurs.

Périodiquement, Mek-Ouyes regardait passer sa chance, qui ne s'arrêtait pas. Cela ne l'empêchait pas de réfléchir en nettoyant ses lunettes, voire d'émettre des opinions qui n'entraient pas toujours dans la catégorie dite constructive.

En attendant, il préparait le gros coup de sa vie, celui qui lui apporterait la joie, le changement, la gloire universelle, et qui sera l'objet de ce roman-feuilleton.

Prenons un peu d'élan pour mieux sauter. Tout avait vraiment commencé quand il était chauffeur de sous-préfet. Voulez-vous savoir comment Mek-Ouyes, qui ne s'appelait pas encore Mek-Ouyes, était devenu chauffeur de sous-préfet ?

Eh bien l'histoire commence quand il était chauffeur de préfet.

Troisième épisode

– Dites-moi, René, pourquoi avez-vous toujours une croûte fraîche sur le haut du crâne ? demanda un jour le préfet de Sambre-et-Meurthe, qui n'était pas bégueule, à son chauffeur particulier, celui-là même qui, chauffeur routier,

déciderait un jour unilatéralement de changer son nom pour celui de Mek-Ouyes et de s'emparer de son véhicule avec tout son chargement.

Le futur Mek-Ouyes se tut, qui ne répondait jamais aux questions intimes et surtout pas quand elles étaient d'origine patronale.

Or, un soir d'hiver, le chauffeur attendait son préfet qu'il avait conduit à une réception officielle chez un gros industriel du pneu, de la peau de vache et de la chaussure de sport. La nuit était avancée. Mek-Ouyes avait considéré depuis zéro heure que la réception officielle était devenue officieuse et qu'il n'était pas tenu, par conséquent, de garder sa casquette et de rester au volant. En avalant quelques tranches de rosbif, il avait descendu quatre bières et une bouteille de rhum, qu'il devait initialement rapporter à Thérèse pour ses bananes flambées, et s'était endormi sur le siège arrière de la grosse cylindrée, la casquette couvrant un bas-ventre gonflé comme une outre longue. Le préfet avait beaucoup bu, lui aussi. À trois heures du matin, il mit un quart d'heure dans le froid de la nuit à admettre qu'il ne parviendrait pas à réveiller René, le secouant autant qu'il put. En ramenant son chauffeur à la maison et à tombeau ouvert, le préfet sifflé par deux motards de la maréchaussée dérégla complètement un alcootest qu'on lui présenta avec toute la sévérité requise mais qui n'était pas prévu pour sa dose. Un peu dégrisé, il se fit reconnaître. Alors, on ne salue plus ? Chacun fut discret sur l'aventure, et ce fut un des gendarmes qui dut prendre le volant pour ramener, précautionneux, le préfet chez sa femme et René chez Thérèse. Bravo, Mek-Ouyes ! Dès le lendemain, il fut prié d'aller voir à quoi ressemblait un sous-préfet.

Mek-Ouyes sourit, comme à son habitude, car il avait toujours aimé la République, qu'il savait juste. En particulier dans le service public, il s'était toujours montré travailleur et discipliné. Il avait le respect de ses chefs et de leurs décisions, même quand elles étaient expéditives, même quand ils étaient calamiteux.

Pourtant, futur Mek-Ouyes réfléchissait. Et dès qu'il eut une pensée prête, il ne se priva pas de la tester auprès du sous-préfet de Sambre-et-Meurthe, comme il avait pris l'habitude de le faire avec le préfet. Quelle ne fut pas sa stupéfaction de voir que ledit sous-préfet, représentant de l'État, passait le plus clair de son temps à militer pour moins d'État !

– Mais c'est un coup à nous généraliser la mafia ! disait Mek-Ouyes.

– Je ne crois pas que ce soit automatique, amenais le sous-préfet.

– Vous allez en laisser un drôle de paquet sur le bas-côté, reprenait Mek-Ouyes.

– Je ne sache pas que ce soit inéluctable, se faisait tout petit et sans conviction le sous-préfet avant de se regonfler. Il est temps, pour la République, de renvoyer le citoyen à la valeur individuelle. Les droits de l'homme ont acquis un statut à peu près sacré, ne l'oubliez pas.

– Est-ce que vous n’auriez pas intérêt à ôter le droit au travail de la liste des droits de l’homme ? hasardait Mek-Ouyes. Sans parler du bol de riz.

– Vous savez, prochainement, l’État ne s’occupera plus que de la police et de la prison... D’ailleurs, il y a de plus en plus de candidats pour cette dernière. Et puis il finira par les privatiser...

– Vous croyez que dans cinq ans je serai en cabane, dit Mek-Ouyes ?

– Si vous n’avez pas d’emploi, c’est bien possible, éclata de rire le sous-préfet de Sambre-et-Meurthe. Mais appuyez un peu sur le champignon, mon vieux, vous allez finir par me foutre en retard.

Il est vrai que, lorsque Mek-Ouyes palabrait, il conduisait beaucoup plus lentement qu’à son habitude. Alors, vroum vroum.

Après l’aventure du préfet et la fréquentation du sous-préfet, René Pascale-Sylvestre regarda plus souvent dans son rétroviseur, et dans ces moments-là il revoyait son passé en vrac. Il s’apercevait lui-même avec, entre les mains, tous les volants successifs qui ne l’avaient jamais conduit nulle part. Il quitta bientôt la fonction publique et s’embaucha comme routier dubitatif, mais bien décidé à comprendre le service privé.

C’est alors que sa femme Thérèse, excédée elle aussi, mais sans le bonus du sourire qui était l’apanage de son compagnon, lui fit une réflexion thétique, antithétique et synthétique qu’elle voulait sévère. Ce long discours, qui s’étalera sans complexe dans l’épisode suivant, allait ouvrir quelques horizons à son auditeur attentif et conjugal.

Quatrième épisode

Un soir, donc, Thérèse Pascale-Sylvestre, la femme de René Pascale-Sylvestre (lequel allait ultérieurement – quoique dans un épisode antérieur – choisir de devenir Mek-Ouyes, et ce, pour une part, à cause de ce qui va suivre [ça va ? les temps du récit et ceux de l’histoire ne sont pas trop embrouillés ?]), parla ainsi à son époux :

– Écoute-moi bien, mon petit ami... Ne bouge pas le crâne comme ça, je ne peux pas pomper le sang ! Tu t’es bien arrangé, encore... J’ai des choses à te dire, qui fermentent depuis des lustres. Après tout, pendant ces années, je ne me serai pas énormément plainte... Toi, ne dis rien pendant quelques minutes, ça vaut mieux pour toi ! Je vais tout te balancer, si tu permets. Voyons le dossier de

près. Ton sourire n'a jamais été résigné. C'est bien. C'est pourquoi, depuis vingt-cinq ans, je suis restée dans cette maison. Mais attention. Hier, quand tu te vantais auprès de la voisine du fait que c'était quelque chose d'irremplaçable d'avoir sa Thérèse à ses côtés... alors, qu'est-ce qu'elle s'est dit, Thérèse, en entendant ça? Elle s'est dit, mais il y a erreur, précisément, je n'y suis jamais, moi, « à ses côtés » comme il dit, puisqu'il est toujours sur les routes, avec son volant dans les mains et son gas-oil dans les veines; un seul but : aller où la route le mène; toujours la même rengaine... Maintenant que les enfants sont grands et qu'ils sont partis, il y a pas de quoi se vanter de la vie quotidienne! Je vais te dire, mon René, d'accord tu prends tout sur toi, c'est bien, et tes efforts sont attendrissants, tu as une capacité d'acceptation incommensurable. C'est même l'essentiel de ce que tu sais faire. Tu pourrais enseigner cet art dans les écoles. Ne bouge pas, ça saigne encore! Mais tu te fais enfler, mon petit ami, jusqu'à la garde! Et la tringle qui t'enfile est tellement longue que je commence à la sentir aussi sur moi, comme une brochette a besoin de plusieurs bouts de gras. Je ne te l'ai jamais dit, mais ta générosité, ton attitude irresponsable (il faut bien le dire) par rapport au salaire et au compte en banque, sans parler des crédits, c'est sympathique un temps... et que je te colmate les brèches au dernier moment, et que parallèlement je te donne à droite et que je te donne à gauche... et que je dépanne celui qui est plus à plaindre... et que je suis content d'être la poire de service... Et que je n'arrive pas à me faire à la mesquinerie des petites combines quotidiennes qui arrondissent pourtant les fins de mois... et ça, avec la honte cachée de ne pouvoir s'y intéresser, et la déception de ne jamais faire école. Si tout le monde faisait comme toi, mon cher, droit comme la loi, dur dans ses bottes, personne n'y arriverait. On trimerait jusqu'à son espérance de vie et on ferait travailler les enfants dès le ventre de leur mère! Maintenant, l'autosuffisance des queues de cerises, c'est bien gentil, mais moi j'ai besoin d'autre chose. Moi, je veux faire autrement. Je ne t'en veux pas. Je ne nie pas que tu aies eu des coups durs. Je ne nie pas que tu sois tenace et rempli d'idées larges, généreux, curieux, plus qu'entrouvert : ouvert, plus qu'ouvert : grand ouvert, érudit dans certains domaines imprenables, plein de convictions et pas rusé pour un sou. Ça m'a bien amusé un temps et ça m'a convenu. Nos enfants, même s'ils se moquent un peu de l'imbécile spirituel qu'ils ont eu comme père, y auront trouvé leur responsabilité humaine, qui fera partie jusqu'à leur mort de leur patrimoine. C'est bien. Mais, René, tout ça s'exaspère, chez toi. Ça prend des proportions excessives. Tu n'es pas content de la baignoire sociétale [mais où diable Thérèse avait-elle ramassé cette formule baroque?], tu n'es pas content de la baignoire sociétale [sa formule l'étonne tellement qu'elle se sent obligée de la répéter pour lui donner un surcroît de réalité], tu n'es pas content de la baignoire sociétale [oui, ça suffit!] et tu es en train de t'en extraire par un mode de pensée radical. Tu ne supportes plus tes collègues, quel que soit leur grade. Tu restes de moins en moins long-

temps à un poste de travail. Ce ne serait pas inquiétant si tu étais fondamentalement flexible. Mais non, tu deviens l'inflexible de la flexibilité. Pour avoir un emploi, il faut savoir se ployer. Pour le garder, ce n'est pas si simple. Mais à ton train, oui, à ce train-là, dans cinq ans (et je suis généreuse), personne ne voudra plus de toi. Bref, il va falloir choisir. C'est moi ou c'est l'autre. Je ne veux pas jouer les femmes idiotes obsédées par la mort de leurs rivales. Il va falloir que tu choisisses, comme moi, qui ai déjà choisi. C'est moi ou c'est l'autre. Le tampon-buvard est dans l'armoire à pharmacie. Je t'aime, je t'aime, mais à ton prochain retour je ne serai pas là pour le manier. Allez, c'est mieux comme ça. Si tu veux, on se reverra dans un an jour pour jour. Va vivre un peu dans ton camion. C'est moi ou c'est l'autre! C'est moi ou c'est l'autre? Tu ne réponds pas... Tu ne dis rien, et tu continues à sourire... Comme tu voudras. Ce n'était donc pas moi, puisque c'était l'autre.

Cinquième épisode

On se rappelle qu'au début de ce roman-feuilleton, sur le bord de l'autoroute, Mek-Ouyes avait décidé de se nommer Mek-Ouyes et de s'emparer de son chargement. On le reprend à ce moment-là de son histoire pour le voir, tout pensif, négliger de replier son triangle, passer la main sur la bâche de la remorque comme sur la panse d'une vache malade, renifler discrètement son chargement, remonter en trois bonds dans sa cabine et lancer les 280 chevaux de son tracteur, qui arrache en moins de deux les 40 tonnes de son semi. Il passe les vitesses assez nerveusement, n'a pas un œil pour ses rétroviseurs et gagne au plus court la voie de gauche en vitesse de pointe.

« Il va vraiment falloir que je fasse quelque chose », songeait Mek-Ouyes à ce moment décisif.

Pour s'assurer qu'il n'avait pas rêvé, Mek-Ouyes réécouta le message de son patron, le message de la veille au soir, qui l'avait abasourdi, et dont la lectrice ne connaît pas encore la teneur pour l'excellente raison que le roman n'en a pas fait état. Le message, extrêmement alambiqué, se terminait par l'injonction formelle d'avoir à l'effacer après écoute, afin qu'il n'y ait pas de trace, ce que Mek-Ouyes se garda bien de faire. Le message était à vomir. D'ailleurs Mek-Ouyes se souvenait d'avoir vomi. Mek-Ouyes n'avait pas rêvé.

Un coup de klaxon sévère le renvoya aux règles de la route et il vit, sur sa

droite, une grosse cylindrée, de marque trop furtive, qui le doublait à plus de 200 km/h.

Froidement, Mek-Ouyes saisit tous les disques de son chronotachygraphe, ceux des jours précédents et celui d'active, et les balança par la fenêtre. Cela fait, il se sentit moins énervé et s'autorisa d'accélérer encore en occupant la voie médiane.

Mek-Ouyes roulait librement, un œil sur le niveau de gas-oil, un œil sur la carte routière qu'il examina avec attention en faisant des calculs, un œil sur... [non, deux yeux, le compte y est, passons aux oreilles]. Le téléphone sonna. Il ne répondit pas, sûr que c'était son patron. La C.B. parla, il coupa le son, sûr que c'était encore le patron. Le téléphone resonna. Mek-Ouyes alluma la radio, car c'était l'heure des jeux historiques qu'il ne manquait pour rien au monde.

Il passa sur la file de droite sans avertir personne et sans se préoccuper de savoir si cette manœuvre allait gêner quelqu'un. Tout en ralentissant, il écouta l'énoncé de la question du jour.

– Auditrices, auditeurs, qui d'entre vous, aimant l'histoire de son pays, pourra nous dire, le plus vite possible, mais avant les informations de midi deux, la composition exacte et complète du gouvernement Rochebouët en 1877, le maréchal de Mac-Mahon étant président de la République? Probablement personne, mais notre émission a parfois connu des surprises!

Mek-Ouyes se sentit tout chauffé de bonheur, et composa le numéro de la chaîne R.P.H., Radio-Passion-Histoire. Sans préalable, il égreña une liste de neuf noms puis une liste de dix titres dans l'ordre :

– Général vicomte de Rochebouët; François Le Pelletier; Gaston Morin, marquis de Bonneville; Charles Welche; François Dutilleul; vice-amiral Roussin; Hervé Faye; Michel Graëff; Jules Ozenne... respectivement président du Conseil et ministre de la Guerre; ministre de la Justice; ministre des Affaires étrangères; ministre de l'Intérieur; ministre des Finances; ministre de la Marine et des Colonies; ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts; ministre des Travaux publics; ministre de l'Agriculture et du Commerce... gouvernement d'ailleurs qui a une particularité...

– Nous allons vérifier...

– Vous allez voir, dit Mek-Ouyes, ils y sont tous. Les portefeuilles sont dans l'ordre. Quand allez-vous nous interroger sur les dirigeants africains?

– C'est extraordinaire. Il nous faut votre nom et votre adresse.

C'était la première fois que Mek-Ouyes devait répondre à cette demande avec les nouveautés radicales que la lectrice ne peut plus ignorer.

– Je m'appelle...

Mais son nom se bloqua dans la gorge. Il choisit d'épeler :

– M, e, k, trait d'union, O, u, i grec, e, s. Et... [Mek-Ouyes eut deux secondes d'hésitation] livrez-moi mes gains à l'aire de la Bouscaille, près de La Chapelle-Laisance, département de Saône-et-Loue.

– Mais bien sûr... où vous voudrez... c'est la moindre des choses. C'est entendu, monsieur... monsieur Méchoui.

– Merci.

Mek-Ouyes reprit de la vitesse, se sentit important et jeta par la fenêtre son permis de conduire.

Sixième épisode

Mek-Ouyes-le-routier a jeté par la fenêtre son permis de conduire ! Le permis de conduire les poids lourds, le permis de conduire les transports en commun, le permis de conduire la voiture familiale ou la moto personnelle... Mek-Ouyes-le-routier se moque de la licence toutes catégories qui lui a été donnée jadis. Il veut qu'il ne lui reste que l'intime autorisation de *se* conduire à sa guise. Il se veut libre intégralement. Il se veut libre à l'excès ! Tout ou rien, donc tout, et s'il vous plaît tout de suite !

Qu'en pense l'autre, celui que Thérèse, encore il y a peu, nommait « l'autre », la pauvre chose de camion sur lequel Mek-Ouyes était assis et dont il était en train de scier la vieille branche ?

L'autre ne pense pas. Jusqu'ici, l'autre avait été le meilleur ami de l'un, le confident froid des pensées de Mek-Ouyes, la monture docile, confortable et muette. Tout autre chose, précisément, que « l'autre ». À tel point que Mek-Ouyes n'avait jamais réussi à lui donner un nom, comme le faisaient volontiers nombre de ses collègues, *Fasolt* pour un Mercedes, *Snökalar* pour un Scania, *Flambart* pour un Renault. Bien sûr, le camion de Mek-Ouyes avait été sa résidence secondaire avec coin salon et canapé-lit... Bien sûr, il avait été son studio privatif... Bien sûr, son bureau itinérant pour préparer les jeux... Ah, lorsque viendra le jour où ils demanderont, dans le poste, la liste intégrale des chefs d'État du Bénin depuis l'indépendance, je serai le seul à répondre : Hubert Maga, Sourou Migan Apithy, Tahirou Congacou, général Christophe Soglo, lieutenant-colonel Alphonse Alley (sic), Dr Émile Derlin Zinzou, lieutenant-colonel Kouandete, directoire Maga/Ahomadegbe/Apithy, commandant Mathieu Kérékou, Nicéphore Soglo, Mathieu Kérékou [bon ça va, ça va... [mais non, y en a plus... [l'auteur du roman-feuilleton aimerait bien que dans les rééditions de ce roman-feuilleton, s'il y en a, jusqu'à la fin du monde, on rajoute les suivants [merci [l'auteur du roman-feuilleton n'est pas peu fier

d'inventer le crochetage après le parenthésage [sauf erreur, il y a cinq crochets ouvrants à fermer [erreur, sept.]]]]]]]] Bien sûr, le semi de Mek-Ouyes avait longtemps focalisé le gros de sa réflexion, le lourd de sa déception politique comme le léger de sa rêverie d'importance. Mais c'était du passé. L'engin sans génie propre devait s'effacer devant autre chose, autre chose d'une tout autre dimension, un réenracinement tout neuf. Il fallait arrêter de fuir en avant sur la route sans fin. Le camion va trop vite. Courage... on va lui couper les tendons et lui cisailer les pneus. Un jour ou l'autre la sorcière scie le balai sur lequel elle s'irréalise en vitesse grand V. Elle redescend sur la terre, respire un bon coup, et se pose, pour aller noircir un peu plus les mortels.

Mek-Ouyes se passa la main sur le crâne fiévreux. Quelques gouttes de sueur, mais la croûte vineuse était sèche, presque autant que son gosier. Il était sûr qu'un destin particulier, fils d'une résolution irrépressible, devait se lire à livre ouvert sur son visage de travailleur innocent. Il voulut vérifier sur-le-champ et s'arrêta sur une aire de services dont il était devenu un habitué.

Il salua trois mécaniciens de sa connaissance qui fouillaient dans les dessous d'un gros tracteur pour le vidanger, les gants pleins de graisse et de cambouis. Ils palabraient comme un chœur de basses orthodoxes autour du collecteur d'huile usée qui glougloutait lourdement. Mek-Ouyes se présenta, tout sourire, d'un air de dire : « Tu connais la nouvelle ? Tu sais que je m'appelle comme je m'appelle... Lève-toi, prends ta musette et tes clefs à pipe, et suis-moi. »

- Mek-Ouyes, dit l'un, tu seras puissant.
- Tu seras roi, dit l'autre, mais je ne sais pas de quoi.
- Comment sais-tu mon nouveau nom ?
- Pour l'avoir entendu dans le poste.

Le troisième rigola en ajoutant :

- Méfie-toi simplement de ton père et de ta mère, et du *m* qui cache le *p*, et du *p* qui cache le *m*, l'un et l'autre interchangeables.
- Qu'est-ce que ça veut dire ? dit Mek-Ouyes.
- Peut-être quelque chose, peut-être rien.

L'un dans l'autre, Mek-Ouyes prit tout cela comme un encouragement. Son père et sa mère étaient morts depuis longtemps. Il offrit la tournée au bistrot de la station, qui était de plain-pied.

– Merci, Mek-Ouyes, et bon voyage ! Tu ne veux vraiment pas qu'on te fasse le plein ?

- Pas besoin.
- Ni qu'on regarde la pression ?
- Je suis à bloc.
- Tu nous reviendras ?
- Certainement pas.
- On te regrettera.

– Vous entendrez peut-être parler de moi.

Alors, il repartit à tombeau ouvert, balançant par la fenêtre les papiers du véhicule, la vignette et la carte routière. La carte, il l'avait désormais dans la tête et sous les doigts. Il était devenu la carte du monde. Il roula. Il roula encore, comme s'il disait adieu aux capacités de son camion, jusqu'à en épuiser les caoutchoucs et le réservoir de carburant.

Enfin, parut à droite le panneau annonçant, dans un millier de mètres, l'aire de la Bouscaille. Enfin, parut au loin le grand cèdre majestueux de l'aire de la Bouscaille, puis, sur la droite, le clocher de La Chapelle-Laisance et un vol de canards.

Le camion ralentit et s'engagea dans l'aire.

Mais que nous concoctait exactement Mek-Ouyes ?

Septième épisode

On eût dit que Mek-Ouyes avait mûri sa manœuvre de longue date : négocier une courbe complexe en écrabouillant les fleurs d'un parterre (un matin de Mek-Ouyes replantera tout cela !), de telle sorte que la remorque bouche entièrement l'entrée de l'aire.

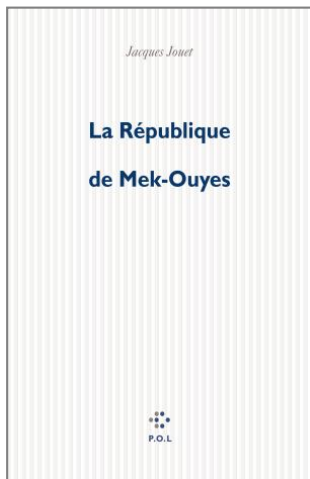
En deux gestes d'un professionnalisme qui voulait tirer ses dernières cartouches, il détacha le tracteur de la masse imposante et se dirigea, en petite vitesse, vers l'intérieur de son domaine. Derrière un bouquet de noisetiers rouges, sous un jeune tilleul, il y avait une toute petite voiture occupée par deux jeunes gens qui se suçaient la pomme. Avec plus de fermeté que de courtoisie, Mek-Ouyes leur signifia d'aller voir plus loin en les klaxonnant et en les apostrophant par la portière.

– Hé, les amoureux... J'ai le devoir de vous le dire... Vous n'êtes plus dans un lieu public. Vous êtes ici chez moi. Non, ce n'est pas une propriété privée. C'est un territoire autonome, pas confondre. Allez, allez... Naturellement, vous pouvez terminer ce que vous avez commencé, hein...

Comme le camion de Mek-Ouyes, qui était devenu beaucoup plus mobile depuis qu'il n'avait plus à tirer ses 40 tonnes, faisait mine de vouloir pousser la petite voiture, ce qui n'aurait été qu'une formalité, les amoureux n'eurent pas le courage de protester. Sans même prendre le temps de se rajuster, ils avaient déjà gagné la sortie de la Bouscaille. Mek-Ouyes leur emboîta

N° d'éditeur : 1743
N° d'imprimeur : 012240
Dépôt légal : octobre 2001

Imprimé en France



Jacques Jouet
La République de Mek-Ouyes

Cette édition électronique du livre
La République de Mek-Ouyes de JACQUES JOUET
a été réalisée le 5 octobre 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en septembre 2001
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867448492 - Numéro d'édition : 2542).
Code Sodis : N46677 - ISBN : 9782818012093
Numéro d'édition : 231000.